

Comment se fait-il qu'il y ait tant de citoyens qui se disent patriotes, quand il s'agit de faire des repas fraternels, et qu'il y en ait eu si peu quand il a fallu renverser le tyran de son trône, ou prendre une mesure grande et nécessaire. Je ne sais si ce sont aujourd'hui des sans-culottes qui composent ces repas ; mais j'ai vu des tables splendidement servies, mais j'ai aperçu des personnes commander impérieusement à leurs domestiques, dans l'escalier, et, un moment après, se plaçant à table à leurs côtés, s'écrier avec une affectation risible, si elle n'était coupable : *A ta santé, Picard !* Je démêle vos intentions du moment, messieurs les aristocrates ; depuis le commencement de la révolution, vous donniez pour preuve de votre civisme le paiement de vos contributions ; sous Hébert et Chaumette, vous assurieiez que vous aviez pris le bonnet rouge et la carmagnole ; aujourd'hui, vous nous direz que vous avez assisté au repas fraternel de votre section, et mangé avec les citoyens, que vous appelez encore vos domestiques.

Sous l'ancien régime, les prêtres avaient désigné des jours où il fallait être sobres, ceux où il fallait être vertueux. Aujourd'hui les aristocrates voudraient fixer les moments où ils pussent singer les sentiments de patriotisme et ta fraternité. La fraternité consiste-t-elle à manger avec vos domestiques, puisque vous en avez encore ? Sachez qu'elle consiste à être toujours bon, toujours justes envers tous les hommes. La liberté consiste-t-elle à crier *Vive la République !* plutôt qu'à la servir avec zèle et fidélité ? On en revient sans cesse au système de faire consister le patriotisme et la fraternité en des actes extérieurs ; il est si commode pour ces Messieurs de n'avoir que leur costume ou quelques habitudes à changer !

Peuple, je t'en conjure, ne te laisse pas surprendre par des repas qui n'ont que le nom de la fraternité. Ne nous le dissimulons pas, elle ne peut vraiment exister que lorsque les ennemis de la patrie ne seront plus. Loin de nous toutes ces réunions avec les partisans du despotisme ! Loin de nous ce système par lequel on veut nous persuader qu'il n'est plus d'ennemis dans la République ! Nos succès, loin de rendre, loin d'attacher les mauvais citoyens à la révolution, les en éloignent davantage : n'ayons plus la ressource des armes des despotes ; ils s'attacheront à séduire les zélés de la liberté ; ils n'ont pu les corrompre, ils voudront les tromper ! ils savent que les patriotes ont l'âme grande, généreuse, sensible ; ils s'attacheront à diriger ces sentiments vers un but perfide, ils essaieront d'isoler, de rendre individuelle cette humanité qui ne doit embrasser que la patrie.

Quel est celui de vous qui, après avoir bu à la santé de la République avec des modérés, les dénoncera le lendemain avec autant de courage ? Voudriez-vous combattre les ennemis de la patrie avec les personnes avec lesquelles vous soupez dans ces repas publics ? Voudriez-vous recevoir dans une société populaire les personnes qui assistent à ces repas publics ? ne rougiriez-vous pas d'admettre à la table de votre innocente famille les mêmes hommes avec lesquels vous mangez dans les rues ? ne vous l'imputeriez-vous pas à crime ? Au moment où les défenseurs de la patrie renversent les esclaves, vous iriez faire un repas avec leurs complices ! vous iriez vous réunir fraternellement avec des hommes avec lesquels vous seriez fâchés d'aller en plein jour ? Ce sont les ennemis de la patrie qui ont propagé ces repas, ce sont ses amis qui en arrêteront le cours. Le peuple doit conserver dans toutes les circonstances le même caractère ; il doit être fier dans les revers ; et dans les succès, il ne doit point descendre jusqu'à ses ennemis. Il doit savoir qu'il ne jouira de tous les bienfaits de la révolution que lorsque la révolution sera finie. Il y a entre lui et les partisans du despotisme un combat à mort. Ce n'est que lorsque l'aristocratie tout entière sera descendue au cercueil, qu'il goûtera toutes les douceurs de l'égalité.

Je déclare, au reste, que je m'apposerai à toutes les mesures rigoureuses que l'on pourrait proposer contre ces repas prétendus fraternels. Il suffit d'indiquer au peuple le piège pour qu'il s'en éloigne ; il suffit de lui indiquer le bien pour que le bien s'opère. Les patriotes ne voudront sans doute plus se rendre à ces banquets publics. Les aristocrates dévoilés n'oseront plus s'y montrer, et la petite maîtresse cessera de venir crier dans les rues « *Voyez comme j'aime l'égalité, je mange publiquement avec mes domestiques.* »

Discours de l'agent national Claude-François Payan, devant le conseil général de la Commune, à la séance du 15 juillet 1794 (27 messidor an II).